

ECLAIRAGES lundi 27 décembre 2010

Humanités morcelées à Jérusalem

► Elisabeth Chardon, de retour de Jérusalem



Un atelier animé par Olaf Westphalen à l'Université d'Al-Quds. Les étudiants ont choisi de remettre en scène une photo d'actualité montrant un imam embrassant un pope pour donner une image plus paisible de l'islam.
(Jérusalem, décembre 2010 - © Dominique Fleury)



Eternal Tour, festival itinérant conçu à Genève, a eu lieu ce mois à Jérusalem-Est et Ramallah

Plus de discours, plus de mots, rien que la musique dans l'espace. L'éparpillement, le morcellement des jours précédents, qui semblait pourtant atteindre jusqu'à nos cellules, n'existe plus. Tout se rejoint, se répond. Nous sommes à Jérusalem le 9 décembre au soir et dans l'église Augusta Victoria – qui doit son nom à l'épouse du Kaiser Guillaume II, les violons s'envolent, susurrent et grincent tour à tour, le tambourin frappe.

Les sons visitent, emplissent la vaste église allemande sur le mont des Oliviers.

Trois musiciens de Genève (Rada Hajkova, Patrick Schuster et Denis Schuler) jouent la musique contemporaine d'Eric Gaudibert, de Luigi Nono... Leur concert appartient à la programmation d'Eternal Tour qui a pris ses quartiers à Jérusalem après deux étapes à Rome (2008) et Neuchâtel (2009). Depuis cinq jours se succèdent expositions, présentations, débats et workshops et cette musique offre enfin un moment suspendu, un moment pour relativiser la fragmentation du monde.

Eternal Tour doit son nom au Grand Tour que faisaient les jeunes gens bien nés dans l'Europe du XVIIIe siècle. Ses fondatrices, les Genevoises Donatella Bernardi et Noémie Etienne, sont parties de là, mais aussi des raisonnements de Kant sur le cosmopolitisme pour aborder avec les outils d'aujourd'hui des questions d'aujourd'hui. Et cette année, c'est donc à Jérusalem que le festival est venu non seulement discourir mais expérimenter ce que sont au XXIe siècle les notions de frontières, de mobilité, de cosmopolitisme et de représentation de l'autre.

A Jérusalem, mais côté palestinien uniquement. C'était bien la ville dans son entité qui était visée, espérée, mais la Pacbi, ou Campagne palestinienne pour le boycott culturel et académique d'Israël, inspirée du boycott contre l'apartheid en Afrique du Sud, rend impossible le travail avec les Palestiniens si des institutions israéliennes sont partie prenante. Le choix s'est imposé, c'était avec les Palestiniens, pour qui elles sont tellement cruciales, qu'il fallait aborder les thématiques d'Eternal Tour. Pour aller jusqu'au bout de ces questions dans cet espace disputé, grevé de murs et de check-points, le festival devait prendre pied à Jérusalem-Est, mais aussi en Cisjordanie, dans les Territoires comme à Ramallah.

Outre son itinérance, Eternal Tour n'est décidément pas un festival comme les autres. Il ouvre les vannes, mêle les eaux, combine les expertises reconnues et les curiosités nouvelles. Artistes et universitaires y dialoguent dans une démarche très ouverte qui ne correspond ni aux lois du marché de l'art ni aux hiérarchies académiques. Pour définir le festival, Donatella Bernardi cite Deleuze et Guattari, qui dans Le Traité de nomadologie (Ed. de Minit, 1980) opposent l'appareil d'Etat (le jeu d'échecs) à la machine de guerre (le jeu de go). Plutôt qu'au premier, où le rôle de chacun est défini et conditionne ses mouvements, l'association qui gère le festival se réfère au second où les pions ont tous la même forme et les mêmes possibilités de déplacement. Participer serait alors se livrer «à un vaste jeu de piste, d'échanges et d'expérimentations, d'analyses et de discussions».

Voilà pour le principe. Il reste qu'à Jérusalem, l'égalité des pions est faussée, la mobilité perturbée. Si, comme le dit Noémie Etienne, les Européens ont exercé leur droit de visite en allant au Moyen-Orient, ce droit n'est pas une évidence. Déjà, certains visiteurs ne sont pas entrés en Israël sans quelques désagréments douaniers (des heures d'interrogatoires pour certains). Mais surtout, toute la partie hiérosolymite du festival est restée interdite aux Palestiniens de Ramallah.

Dans l'impossibilité de venir, Boutheyna Bouslama, artiste établie à Genève, a, quant à elle, édité à 500 exemplaires un Passe de non-port, distribué avec pas mal de succès entre Jérusalem et Ramallah, ressemblant à son passeport tunisien (avec le logo d'Eternal Tour) dans lequel, en référence aux grands

espoirs kantiens d'universalité et d'égalité, elle souligne que le philosophe «n'a jamais été arrêté à une douane car il a un passeport arabe, il n'a jamais été pris en otage, avec toute une nation, encerclés de murs et de check-points». Et de souligner aussi que ce passeport décide en Suisse de son droit au travail...

Déjà, la veille du concert au mont des Oliviers, cette fragmentation du monde, nous avons au moins pu la diagnostiquer et non plus simplement la subir, en revoyant, dans un petit Centre d'art contemporain de Jérusalem, Film Socialisme, le dernier Jean-Luc Godard, où tant de choses sont esquissées, sur ce qui divise et sur ce qui sépare les hommes autour de la Méditerranée en général et à Jérusalem en particulier.

Dans cette région, dans cette ville où les religions du Livre se retrouvent dans leurs différences autant, et même plus, que dans leur ressemblance, chacune morcelée à son tour dans ses propres schismes, dans cette ville dont le nom évoque la paix et la complétude, en cette période qui est à la fois celle de Hannoukka, la fête des lumières juive, du Nouvel An musulman et de l'Avent chrétien, chacun célèbre et prie de son côté, séparé par des contrôles de sécurité, des interdictions de circuler et des vitres blindées. Et chacun semble désespérément avoir besoin de son bout de rocher, de son sépulcre de pierre, de son mur pour tenter de correspondre avec son Ciel.

On ne peut que penser à cette relation entre la matière et le spirituel, entre la pierre et l'air, devant le cairn installé, le temps de quelques photographies, par le collectif genevois Klat sur une esplanade publique d'où l'on perçoit bien les quartiers de Jérusalem (chrétien et arménien, musulman et juif à la base du mont du Temple, où se trouve l'esplanade des Mosquées, soutenue par le mur des Lamentations). Les pierres récupérées dans les travaux d'excavation d'un temple voisin ne semblent former un monticule fragile, fragmenté, que pour désigner le ciel. Même les artistes semblent dépassés par ce symbole.

Chacun est mis à contribution pour transporter les pierres. Elles sont trop lourdes pour être jetées; pas de troisième Intifada en vue. Mais sur les toits alentour, à l'ombre de leurs drapeaux où flotte l'étoile de David, quelques vigiles veillent... Partager une semaine durant un festival avec une équipe palestinienne, c'est aussi vivre cet état de surveillance, passer les check-points pour aller à Ramallah ou à l'Université d'Al-Quds (le nom arabe de Jérusalem), se demander si tel touriste qui photographie à tout va les festivaliers n'est pas un agent du Mossad... C'est partager un peu de cet enfermement psychologique autant que militaire dont souffre une population très consommatrice de calmants et d'antidépresseurs. Majid Abdel Hamid, un jeune artiste de Ramallah, en a même fait une œuvre d'art: une maquette du Dôme du Rocher, comme en construisent souvent les prisonniers palestiniens. Mais la sienne est entièrement composée de petites gélules blanches.

Eternal Tour n'est pas venu à Jérusalem pour y ausculter la place du religieux ni du sacré, mais ces notions s'imposent dans les débats dès le premier jour, laissant jusqu'à leur retour les visiteurs chargés de questions. Pourtant, la région et ses habitants ne peuvent être résumés à cela. A commencer par l'équipe locale d'Eternal Tour. Jallal Najjar et Bechar Hassuneh sont de jeunes artistes palestiniens qui ont soif d'échanges internationaux, Olivia Magnan de Bornier, une Française établie en partie à Ramallah, développe notamment des projets théâtraux. Associés à une jeune journaliste palestinienne, Ashira Husari,

ils debutent dans la production de projets culturels entre Jérusalem et Ramallah.

Ils ont ouvert les portes de lieux rares à Eternal Tour. Comme celles de l'African Community Society, liée à la volonté de reconnaissance de la population d'origine africaine de Jérusalem, souvent issue de pèlerinages, et victime d'ostracisme. Elle fonctionne notamment comme un centre de loisirs et de culture où les enfants et adolescents se retrouvent après l'école. Un artiste suisse, Beat Lippert, y a animé un atelier avec une dizaine de ces enfants pendant le festival. Il leur a parlé d'art contemporain, de Marcel Duchamp ou de Donald Judd. Puis leur a proposé de faire de l'art avec eux à partir de leurs poubelles. D'abord chahuteurs, ils sont devenus enthousiastes et la présentation finale a sans doute été l'un des moments les plus touchants du festival.

Des workshops ont aussi eu lieu avec des étudiants en beaux-arts de l'Université d'Al-Quds. Arrivée au lendemain de l'annonce par Lula de la reconnaissance de l'Etat palestinien par le Brésil, Fabiana de Barros, Brésilienne établie à Genève, a été accueillie très chaleureusement. Elle a fait construire sur place, comme auparavant à Athènes ou à Erevan, à São Paulo ou à Genève, une nouvelle version de son Fiteiro cultural, ou kiosque à culture. Selon elle, une des plus belles de ses expériences participatives. Elle a travaillé avec Gabriele Oropallo, Italien de Londres, qui a réalisé un petit film avec les étudiants. Chacun désignait un lieu autour du kiosque évocateur d'une histoire personnelle qu'il racontait en voix off. Plusieurs évoquaient une histoire d'amour contrariée par le mur...

Olaf Westphalen, artiste germano-américain de Stockholm, a lui animé un atelier de dessin avec les étudiants. Ils ont choisi dans la presse – toutes tendances confondues – des scènes qu'ils rejouaient et dessinaient grâce aux techniques d'observation de la camera obscura et de la camera lucida. On retrouvait dans le petit journal qu'ils ont à leur tour édité une femme croquée par un requin à Charm el-Cheikh, un imam embrassant un pope sur le front lors d'une rencontre interreligieuse...

Eternal Tour s'est terminé en apothéose à Ramallah le 10 décembre, avec une réelle participation publique et des échanges que les Eternal Touristes occidentaux n'avaient pas osé espérer. Qu'Olaf Westphalen lise un scénario qui aborde l'aspect pornographique de la guerre en Irak, que la Genevoise Angela Marzullo montre le film qu'elle a réalisé avec Renaud Marchand, parodie féministe de l'attentat du 11 septembre, ou que Denis Pernet présente une heure et demie de vidéos internationales où il est question d'activisme et de queer, aucun blocage n'a surgi. Bien au contraire. Il faut dire que le public était composé d'artistes et d'étudiants dont certains suivent les études de genre de l'Université de Birzeit, à Ramallah. Il sera question de ce féminisme en terre parfois intégriste et de bien d'autres choses dans le livre que publiera Eternal Tour ce printemps. Tout en préparant son ultime étape, à Las Vegas.

Rens. www.eternaltour.org

